

**Gilbert Sigaux, «Malraux : un nouveau musée imaginaire», *Arts*, 29 septembre – 5 octobre 1965, p. 3-4.**

André Malraux va publier, dans la collection «Idées Art», le premier volume des *Voix du silence : Le Musée imaginaire*. Les remaniements apportés au texte des éditions précédentes ne constituent pas une adaptation pour une collection populaire, mais un troisième et dernier état de la version définitive des *Essais de psychologie de l'Art*, dont la première édition date de 1947-1948-1949. Cette publication nous donne l'occasion d'une étude dans notre série «Documents», sur les idées et la situation d'André Malraux, critique, essayiste et historien d'art.

*Un jour de 1919, un jeune homme d'allure distinguée, simplement mais fort correctement vêtu...* Cela pourrait être le début d'un chapitre de Paul Bourget – ou même d'un auteur de moindre envergure. C'est le début du portrait d'André Malraux à dix-huit ans par le dernier en date de ses biographes, un universitaire belge, André Vandegans. Dans les quatre cent cinquante pages, grand in-8 de son livre, *la Jeunesse littéraire d'André Malraux, essai sur l'inspiration farfelue* (Jean-Jacques Pauvert), il a étudié l'œuvre de l'écrivain pendant les années 1919-1928.

C'est, disons-le en passant, un travail à la fois minutieux et passionnant, une enquête de chercheur formé comme on dit aux «strictes disciplines universitaires» mais aussi une reconstitution, et parfois une manière de résurrection infiniment savoureuse, par l'accumulation même des détails, des recoupements, des notations de toute sorte. André Vandegans a interrogé cent témoins qui n'étaient pas tous, loin de là, des témoins «fixés» dans des pages de livre... Et il a, aussi, lu tous les articles écrits par Malraux durant ses années de formation. Il a composé, de toute cette matière, une vivante chronique autant qu'une savante et rigoureuse étude.

Ce jeune homme «d'allure distinguée» a dix-huit ans et connaît déjà fort bien la bibliophilie, les bouquinistes, les éditions rares et leurs cotes. Il met sa science au

service d'un curieux homme, libraire et écrivain (bientôt éditeur), René-Louis Doyon qui tient Galerie de la Madeleine, une librairie-cabinet de lecture. A partir de 1923, il publiera les savants, personnels, savoureux et injustes à l'occasion (cela va de soi), *Carnets du Mandarin*, puis ses souvenirs, *Mémoires d'un homme*, où il est question du Malraux des années 1919-1924, qui «china» chez les bouquinistes, sur les quais, pour Doyon, écrivit son premier article (sur la poésie cubiste) dans le numéro 1 de sa revue *la Connaissance* et publia, sous le signe de la même *Connaissance*, une édition de textes inédits de Jules Larforgue.

Mais c'est ailleurs qu'il faut aller chercher Malraux, en ces années d'après-guerre où naît et se développe sa vocation artistique. En 1918-1920, il rencontre Max Jacob, André Salmon, puis Florent Fels et quelques autres qui ont fondé la revue *Action*, «cahiers individualistes de philosophie et d'art» où les arts plastiques occupent une grande place et à laquelle collaborent beaucoup d'écrivains : Max Jacob, Cendrars, Salmon, Cocteau, Aragon, André Suarès, Carco, Eluard, Radiguet, Tzara, Cassou, Antonin Artaud, Benjamin Peret, Fernand Fleuret, Claire et Ivan Goll, Gorki, Ehrenbourg, Alexandre Blok, Pascal Pia qui restera l'ami de Malraux et Georges Duthuit (qui publia en 1956, chez Corti, les trois volumes du *Musée imaginaire*, essai polémique et critique).

Et c'est sans doute à ce «noyau» d'*Action* qu'il faut rapporter les premiers choix esthétiques, les premières inclinations et les premières études du futur auteur des *Voix du silence*. Il n'est pas inutile de noter que, parmi les peintres dont *Action* reproduisait les tableaux, se trouvaient Braque, Derain, Picasso, Vlaminck, Dufy, Kisling, Utrillo, Juan Loris, Lhote. C'est naturellement à *Action* ou autour d'*Action* que Malraux fera connaissance de la plupart de ceux que nous venons de citer et auxquels il faut ajouter Galanis et Fernand Léger. Or, c'est sur Galanis que Malraux écrira son premier texte d'esthétique (*la Peinture de Galanis*, préface au catalogue de l'exposition du 3 au 18 mars 1922) et c'est Léger qui illustrera le premier livre de Malraux, *Lunes en papier*. L'éditeur de ce premier livre, publié sous la firme «Galerie Simon» sera Daniel-Henry Kahnweiler, grand connaisseur de l'art moderne, marchand de tableaux et futur

mémorialiste de cette époque avec *Mes galeries et mes peintres* (Gallimard 1961), que Max Jacob avait présenté à Malraux.

### **Vers la psychologie de l'art**

Des tableaux et des peintres, des musées et des galeries – et des livres. Les musées ne sont pas seulement ceux de Paris, car Malraux, surtout après son mariage (1921), voyagera beaucoup. André Vandegans note que, dès cette époque, c'est-à-dire avant le départ pour l'Indochine, il avait visité certains musées belges et allemands. Du côté des livres, on peut affirmer que Malraux avait lu avant 1921 *l'Histoire de l'art* d'Elie Faure – et sans doute d'autres essais du même auteur. Par reprise, développement ou opposition, *l'Histoire de l'art* est une des «sources» des *Voix du silence*. Mais il serait impudent d'isoler dans ce domaine l'œuvre d'Elie Faure. Car, dans la première «époque» de la culture artistique de Malraux, elle ne se sépare pas de la grande révision de l'histoire de l'art commencée vers 1905-1910 par les esthéticiens allemands – et qui prit un caractère particulier dans l'immédiat après-guerre.

L'essayiste anglais E.H. Gombrich, dans une critique de la traduction des *Voix du silence*, rappelait les liens de certains thèmes de Malraux avec des thèmes familiers à l'expressionnisme. Plus tard, ce sera par rapport à l'œuvre de Spengler – et dans une large mesure contre elle – que se développera *la Métamorphose des Dieux*. Ainsi peut-on voir naître dans Malraux la future dimension des *Voix du silence*, dès les années 1920-1923.

Adolescent, il était passionné de peinture et il est probable qu'il a gardé un certain regret de ne pas avoir *pratiqué* – regret que «compensera» dans une certaine mesure, son activité de maquettiste, sa collaboration technique avec des éditeurs et imprimeurs. Et on peut se souvenir aussi que ses premiers achats de tableaux furent un Picasso et un Derain...

## L'expérience de l'Est

En 1923 et jusqu'en 1926, à deux reprises, Malraux séjourne en Indochine et en Chine, où il vivra, si l'on peut dire, deux passions parallèles – et indiscernables à un certain niveau : artistique et politique. Parti pour des raisons artistiques, il repart pour des raisons politiques. Les voyages en Orient et en Extrême-Orient jalonnent depuis la vie de Malraux et quand son regard se tourne vers l'Est, que ce soit à l'occasion d'une réflexion sur l'art khmer ou sur l'art chinois, c'est un regard presque fraternel.

En 1926, *la Tentation de l'Occident*, qui met en forme des esquisses antérieures, recevra son durcissement de cette première familiarité avec des formes d'art auxquelles, du reste, Malraux reste aujourd'hui aussi sensible qu'il y a quarante ans.

La même expérience sous-tendra en partie *la Voie royale* (1930) où se trouve annoncé l'un des thèmes essentiels des écrits de Malraux sur l'art : «J'en viens donc à dire que la valeur essentielle accordée à l'artiste nous masque l'un des pôles de la vie de l'œuvre d'art : l'état de la civilisation qui la considère... Ce qui m'intéresse, comprenez-vous, c'est la décomposition, la transformation de ces œuvres – leur vie la plus profonde qui est faite de la mort des hommes.»

Il n'y a ainsi pas une œuvre (et *les Conquérants* même où se posent, dans une crispation annonciatrice de la naissance d'un style quelques questions sur la survie de l'art) – pas un roman ou un récit qui ne témoigne, depuis le premier des livres de Malraux, de son obsession ou de sa vocation.

Dans *le Temps du mépris* (où c'est du reste la musique qui transmet les pouvoirs de l'art), dans *l'Espoir* surtout, enfin dans cette admirable ouverture à toute l'œuvre de Malraux qu'est, paradoxalement, son dernier roman *la Lutte avec l'Ange* – dans tous ces livres, et dans le film *Espoir*, à l'occasion duquel, ayant réfléchi sur la technique du cinéma, il l'incorpore à son système de références – dans toute son œuvre, successivement reprise, évoquée, approfondie : la vocation essentielle et première se développe.

En classant les œuvres d'André Malraux dans l'ordre chronologique on peut faire une première constatation : de 1921 à 1943 se succèdent des récits, des romans et des essais dont aucun, en apparence du moins, ne concerne un autre art que la littérature. De 1943 à 1947, pas d'œuvre nouvelle, mis à part deux textes assez courts : *Esquisse d'une psychologie du cinéma* et *N'était-ce donc que cela ?* fragment d'un livre inachevé (ou, en tout cas, inédit à ce jour) sur le Colonel Lawrence.

Et puis, à partir de 1947, après les combats du maquis et ceux d'Alsace, après aussi le bref ministère de Gaulle qui prend fin en janvier 1946, une seconde époque de sa vie d'écrivain semble s'ouvrir pour Malraux. De 1947 à 1957, il publie l'impressionnante suite d'essais qui fondent sa réputation d'analyste, de psychologue, de métaphysicien de l'art.

### **Les racines d'une passion**

On l'avait connu romancier, combattant, révolutionnaire, militant antifasciste, éditeur d'ouvrages de luxe, chef de l'aviation étrangère au service du gouvernement républicain espagnol, auteur d'un film célèbre, soldat de deuxième classe dans les chars de 1939-1940 et colonel commandant de brigade Alsace-Lorraine en 1944. Sa métamorphose en spécialiste de l'art de toutes les époques et de tous les pays n'étonna pas.

Ou plutôt, on l'accepta telle quelle – sans chercher à l'expliquer comme si Malraux était «passé» du roman à la philosophie de l'art de la même façon qu'il passait, auparavant, d'une maquette d'imprimerie à un camp d'aviation espagnol, le temps de se rendre de Paris à Aranjuez...

Mais la «métamorphose» de Malraux romancier, en Malraux philosophe de l'art, n'était naturellement pas un phénomène du même genre. Et l'on sait aujourd'hui (certains savaient depuis longtemps) que l'aventure esthétique de Malraux, que sa passion pour l'art ont de très anciennes racines dans sa vie. Et qu'il est inexact de parler d'un Malraux converti à la réflexion sur les arts plastiques après avoir connu, traversé et abandonné la littérature romanesque.

Et quand paraissent en 1947-1949 les trois volumes des *Essais de psychologie de l'art* – qui, décantés, deviendront *les Voix du silence*, ce n'est pas une œuvre nouvelle que Malraux produit, c'est la première publication en volumes (des fragments avaient paru dans *Verve*) d'une œuvre qui était née plus de vingt ans auparavant... Et que trouvait-on dans ces essais qu'on ne puisse lire avec un peu d'attention dans l'œuvre entière ?

Au centre de la méditation de Malraux sur l'art et ses pouvoirs, ou si l'on préfère sur le rôle de l'art dans l'histoire des hommes et dans le destin de l'homme, il faut d'abord placer un retour à l'essentiel. Métaphysique et histoire, recherche de l'absolu sont les termes qui marquent à la fois l'origine de l'œuvre et l'univers mental dans lequel elle se développe. Origine : l'angoisse existentielle, ou si l'on préfère, la conscience – aiguë et aussi régulière que la pulsation du sang – du tragique humain (solitude, incommunicabilité, mort); angoisse d'un Pascal sans la foi. Univers mental : celui que construit une nature d'homme, un caractère d'homme chez qui l'angoisse appelle fondamentalement le combat, suscite l'art comme une magie et une technique proprement humaines, destinées à lutter sans répit contre ce qui écrase l'homme. Sans répit et sans nommer l'espérance; ou plutôt sans organiser le culte d'une espérance; mais en affirmant *l'équivalence* de la plus haute qualité humaine exprimée dans l'art et de l'univers qui menace ou nie l'homme.

«L'homme est-il obsédé d'éternité, ou d'échapper à l'inexorable dépendance que lui ressasse la mort ? Survie misérable qui n'a pas le temps de voir s'éteindre les étoiles déjà mortes ! Mais non moins misérable néant si les millénaires accumulés par la glaise ne suffisent pas à étouffer dès le cercueil la voix d'un grand artiste...»

*Non moins misérable néant* : ces mots qui figurent dans la conclusion des *Voix du silence* ouvrent la porte du monde de Malraux : celui d'une lutte sans trêve (ce *sans trêve* n'est pas une articulation de rhétorique, mais la définition d'une exigence vitale chez l'homme et chez l'artiste) contre la fatalité, contre le non-humain; lutte pour la résurrection et la métamorphose continues, inlassables, des formes, des inventions, des actions qui fondent l'homme, «sans le secours des Dieux».

Tel qu'il est tracé ici, avec une sécheresse obligée, ce cadre suffit sans doute à définir les thèmes sur lesquels s'appuie l'œuvre de Malraux, mais il en trahirait la complexité et la richesse s'il prétendait ramener le voyage à l'itinéraire, une recherche expérimentale à quelques formules symboliques.

«L'art est un antidestin», c'est-à-dire une force aussi grande et durable (moins dans ses formes que dans la «coulée» qui les suscite) que le destin; non pas une force mythique capable d'annuler le destin; une puissance de transfiguration et de transmission, qui conduit l'homme à vivre de plus en plus selon ses propres lois, mais qui ne lui propose pas une *solution* propre à le délivrer de la Vie, ou du Temps.